

## ÉDITORIAL

Dans ce numéro des *Cahiers de Tinbad*, on fait le grand écart entre un propagateur joyeux et sincère du communisme, Dziga Vertov, et le premier critique radical de la Révolution soviétique en Occident, Louis-Ferdinand Céline. À la fin des années 20, Vertov croit tellement en l'avenir radieux du communisme réel (à regarder ce qui s'imprima sur ses bandes filmiques, on se prend à y croire avec lui — et c'est cela qui est magnifique : l'utopie collectiviste est inscrite sur les photogrammes d'*Enthousiasme* — cela a eu lieu ; on ne peut plus le nier) qu'il applique à son art les principes mêmes du matérialisme dialectique historique : l'engrenage d'une machine y a autant d'importance que le visage d'une actrice ; le drame bourgeois est (temporairement) vaincu ! Le scénario aussi (enfin !). Quelques années plus tard, le pouvoir oligarchique et la répression stalinienne qui se met en place lui font payer cher son formalisme : il lui sera de plus en plus difficile de tourner. Comme tous ses camarades avant-gardistes, on le castre, on l'empêche de produire librement — on le tue (même si lui, contrairement à Maïakovski par exemple, ne se suicide pas). À peu près au même moment (1936), Céline, encore considéré comme un écrivain *progressiste* et adoubé à ce titre par Louis Aragon et Elsa Triolet, fait un voyage en Union Soviétique pour dépenser ses droits d'auteur du *Voyage* ; peut-être croit-il après tout en la Révolution, pourquoi pas ? Or, stupeur chez ses premiers défenseurs, il en revient avec un « horrible » pamphlet (que nous, on trouve très joyeux) qui dénonce une imposture qu'il fut le premier à formaliser littérairement : *Mea culpa*. L'homme « popu » est vraiment trop mauvais, et tout a déjà échoué lamentablement. Qu'on compare cette *vision à Moscou* avec la Une des *Lettres Françaises*, alors dirigées par le Camarade Aragon, lors de la mort de Staline : « Ce que nous devons à Staline » ! D'un côté, il y a le constat humain trop humain d'un très grand conteur de notre langue ; de l'autre on trouve l'habituelle langue de bois des idéologues. Ce numéro n'aura pas d'autre ambition que de rendre à César ce qui appartient à César : c'est bien Vertov qui fut le plus convaincant des activistes du communisme réel ; mais c'est Céline qui fut notre Molière du *xx<sup>e</sup>* siècle : il démasqua toutes les tartuferies ; son délire fut aussi un immense éclat de rire ; et sa pitié pour l'homme fut universelle, quoiqu'on en dise aujourd'hui pour empêcher sa lecture en une opération de basse revanche contre son art / sa musique.